





Prix de la Nouvelle Gaston Welter 2006



Sommaire

Liste des membres du Comité de lecture	05
Le mot de la Présidente	07
Le mot du Maire	09
Le Président d'honneur	11
Palmarès 2006	13
Prix Gaston Welter : « Premières fois »	17
1 ^{er} Prix d'honneur : « Maternité »	21
2 ^{ème} Prix d'honneur : « Un couvert de plus »	25
Règlement Général	29

Prix de la nouvelle Gaston Welter 2006

Liste des membres du Comité de lecture :

Mme Sylvie JUNG : présidente du Comité de Lecture

Mme Michèle WELTER : secrétaire du Comité de Lecture

M. Patrick ABATE : Maire de Talange, Vice-président du Conseil Régional de Lorraine

Mme Anne CROCITTI : Adjointe au Maire chargée de la culture et de l'animation municipale

Mme Nicole ACCERANI

M. Fabien BATISTUTTA

Mme Pascale BERNARD

Melle Geneviève BERTIN

Melle Elise CAVALLIN

Mme Laurence CHAMPION

Mme Cécile DELADOEUILLE

Melle Hélène GAUTIER

M. Richard HOUPERT

Mme Jacqueline KUCKLICK

Mme Fernande LANGARD

Mme Véronique LANGARD

Mme Béatrice MALNATI

Mme Catherine MAURICE

Mme Christelle MONNOT

Melle Géraldine MULLER

Mme Emmeline PEREIRA

M. José PEREIRA

Mme Anne RIMLINGER-PIGNON

M. Didier RIZZO

Mme Jeanne ZANELATO

Président honoraire :

M. Roger TERRE

Président d'honneur :

M. Franz BARTELT

Le mot de la Présidente

Chaque année, en ce dernier trimestre, nous nous retrouvons à ce moment suprême de la cérémonie de remise des prix et de la publication de la brochure qui solde la fin d'une aventure partagée entre auteurs et lecteurs.

Pour cette 17^{ème} édition, 289 concurrents issus des horizons les plus divers (59 de Lorraine, 216 des autres régions de France, 14 de l'étranger) ont mobilisé leur imaginaire, aiguisé leur esprit, concentré leur énergie pour aligner 473 nouvelles.

Les 25 membres du comité de lecture ont examiné leur allure et jaugé leur fluidité. Ils ont aussi sondé leur charpente et pesé leur équilibre. Délaissant leur quotidien, embarqués, ils ont voyagé tout l'été.

Revenu à l'automne, chacun, avec une expérience propre, a partagé souvent ses moments d'exaltation à la découverte d'univers pittoresques ou singuliers, quelquefois sa lassitude à l'enlèvement dans la banalité, rarement son écoeurement au déferlement d'un flot verbeux et nauséeux.

Attentif à la sobriété, la robustesse et l'élégance des lignes le comité a retenu 33 nouvelles pour une seconde exploration. Au terme de toutes ces expéditions, il y eut des discussions houleuses où la conscience de la nécessaire injustice à départager des candidats particulièrement valeureux cette année s'imposait, où l'humilité présidait à la réflexion sur le caractère obligatoire de la narration dans la nouvelle.

C'est donc avec beaucoup de joie mais aussi de frustration, beaucoup d'enthousiasme mais aussi d'amertume que s'achève pour chacun cette odysée.

Nous vous invitons maintenant à découvrir les trois destinations que le comité dans son ensemble a élues.

Dans l'espérance que le précepte de Jean VAUTRIN ait conduit ce choix « Un conseil : dans la nouvelle, encore moins qu'ailleurs, on n'a pas le droit *d'emmerder* le lecteur », nous vous souhaitons bon périple.

Sylvie JUNG

Le mot du Maire

En quelques années, la Ville de Talange est devenue une place importante dans le monde des concours de la Nouvelle.

Cette année, 473 textes de 289 auteurs nous sont parvenus des quatre coins de la France et aussi de l'étranger.

Le succès de cette 17^{eme} édition nous encourage à continuer dans la voie tracée ; à inscrire toujours plus notre Ville dans sa vocation de pôle culturel où toutes les formes de culture trouvent leur place, permettant à tous de s'exprimer et d'accéder à une meilleure connaissance.

Une voie qui s'inscrit dans une politique culturelle globale faisant le pari d'accorder sur un même ton les mots QUALITE et POPULARITE.

Le rôle d'une Ville en matière de développement culturel est essentiel. La Ville est l'espace de vie au quotidien. C'est l'espace de démocratie au plus près des gens. C'est l'espace social à la taille des Hommes. Que serait la démocratie sans la liberté de créer et de s'exprimer ? Que resterait-il d'une société dans laquelle l'homme n'aurait pas d'autre intérêt que celui d'être un facteur de production – toujours trop cher – ou un agent de consommation – jamais assez flatté ? -

Que deviendrait l'Humanité sans ESPRIT CRITIQUE, énergie unique pour la faire progresser ? Et qui mieux qu'un artiste peut montrer le chemin de la création entre l'homme producteur et l'homme consommateur ?

Où, ailleurs que dans le domaine culturel, peut-on le mieux espérer un véritable développement de l'ESPRIT CRITIQUE et de la citoyenneté ?

La culture populaire prend les colorations ternes des mauvaises séries télévisées. La beauté prend la forme obligatoire des stéréotypes imposés par la publicité. La pensée a de plus en plus la turbulence des moutons de Panurge...

La tâche est immense. C'est avec beaucoup de modestie qu'il faut œuvrer. Mais c'est avec détermination que notre Ville s'y engage.

Patrick ABATE
Maire de Talange,
Vice-président du Conseil Régional de Lorraine

Le Président d'honneur

Franz BARTELT (Bourse Goncourt de la nouvelle 2006)

Franz BARTELT est né en 1949 dans les Ardennes. De son enfance, il conserve le goût pour les polars.

Dès le plus jeune âge, il s'essaie à l'écriture. Il enchaîne les petits boulots, travaille à l'âge de dix-neuf ans dans une usine de transformation de papier. En 1985, il se consacre entièrement à l'écriture. Lecteur assidu, il se sent proche de Boris VIAN, Jules RENARD, Alexandre VIALATTE, Marcel AYMÉ, SIMENON, et des poètes VERLAINE et RIMBAUD. Il a publié soixante-dix livres, des pièces de théâtre, des pièces radiophoniques, sept romans chez Gallimard et bien d'autres chez plusieurs éditeurs. De 1984 à 1996, il donne huit pièces de théâtre à France Culture. En 2000, il publie *Les Bottes rouges*, Prix de l'humour noir au festival de Cognac en 2001.

Le Grand Bercaïl (2002) est sans doute son livre le plus « policier ». Un roman hilarant où sa technique narrative, son sens du dialogue et son habileté à croquer les personnages prennent tout leur sens. Il vient de publier en 2005 *Le Bar des habitudes*, seize brefs récits, Prix Goncourt de la nouvelle, 2006.

On retrouve dans ses nouvelles ce qui fait la sève de ses livres précédents : un art de la formule et des expressions hilarantes. Il découpe le quotidien, le pousse dans ses retranchements, joue sur un mot, un sentiment, une situation et plonge dans l'incongru, dans une dérive qui fait tomber les masques.

Franz BARTELT fait basculer le quotidien et livre seize nouvelles douces et décalées dans Le Bar des habitudes.

Au Bar des habitudes, il suffit d'un détail pour que tout se grippe et glisse dans la confusion : une cliente qui n'est pas à l'heure, un homme refusant de quitter le zinc, un absent pour faire le quatrième à la belote coincée. A la maison, même topo. Le mari se met à rêver qu'il tue sa femme, et les années de mariage sans le plus petit nuage se transforment en minutes de cauchemar. Un clochard joue les invités surprises dans une famille bien sous tous rapports et c'est l'hallali. En seize nouvelles, Franz BARTELT découpe ainsi le quotidien, le pousse dans ses retranchements, joue sur un mot, un sentiment, une situation et plonge dans l'incongru, dans une dérive qui fait tomber les masques, comme s'il faisait du saut à l'élastique avec ses personnages pour s'en rapprocher, s'en éloigner, s'en rapprocher encore.

Christine FERNIOT - Lire.fr

Franz BARTELT écrit moins par vanité que par nécessité vitale. Il se considère comme un artisan et pense que tout roman devrait posséder les hautes qualités d'un numéro de cirque. Bien entendu, il déteste la sacralisation de la littérature, et ne rompt l'isolement nécessaire à la création que pour animer des ateliers d'écriture ou pour collaborer à des pièces en milieu scolaire : « Ma seule ambition est d'écrire de bons livres. Le reste n'est que discours. Les vrais beaux métiers, c'est couvreur, plombier... Dans ces métiers-là, on connaît le poids du monde».

Alain BERTRAND - La plume ardennaise

Palmarès 2006

Prix Gaston Welter : « Premières fois »
de Annie MULLENBACH-NIGAY (95 Beaumont sur Oise)

1^{er} Prix d'honneur : « Maternité »
de Sarah BERTI (Virginal – Belgique)

2^{ème} Prix d'honneur : « Un couvert de plus »
de Sonia RISTIC (75 Paris)

ont été retenus lors de la deuxième sélection :

« Maternité »
Sarah BERTI (Virginal - Belgique)

« Bye bye Vermeer »
Anne-Marie COMPTOUR (43 Auzon)

« Le camp des parents »
François-Xavier D'ARBONNEAU (78 Saint Germain en Laye)

« Premières fois »
Annie MULLENBACH-NIGAY (95 Beaumont sur Oise)

« Un couvert de plus »
Sonia RISTIC (75 Paris)

« Judicaël »
Karine ZIBAUT (75 Paris)

ont été retenus lors de la première sélection :

« Voyage avec les tortues »
Philippe ARNAUD (74 Saint Jean d'Aulps)

« Programmation »
« Vaines esquives »
Timothée BAUDEQUIN (54 Heillecourt)

« Maternité »
Sarah BERTI (Virginal - Belgique)

« As de pique »

Martine BONTOUX (13 Arles)

« La vérité est au fond du puits »

Jean CALBRIX (76 Saint Jacques sur Darnétal)

« Bye bye Vermeer »

Anne-Marie COMPTOUR(43 Auzon)

« Le camp des parents »

François-Xavier D'ARBONNEAU (78 Saint Germain en Laye)

« Un parfum de fougère sèche »

Michel DARCHE (89 Chevannes)

« Accident de parcours »

Guyaine DE FENOYL (45 Orléans)

« L'insatiable »

Olivier DELAU (46 Capdenac)

« La rupture »

Martine DITSCH (57 Rodemack)

« Rupture »

Françoise DUMAS-RODIER (44 Basse-Goulaine)

« Coccagne »

« Les petits devant »

Alain EMERY (22 Plancoët)

« Ce qui n'a encore jamais été dit »

Colette FARRUGIA (75 Paris)

« Dessous de table »

Eric FOUASSIER (91 Verrières le Buisson)

« L'odeur du cuir »

Daniel FRAYSSINET (34 Roujan)

« Le vélo rouge »

Frédérique HARTMANN (57 Hettange Grande)

« La foire aux mots »
Rémy HOSTACHE (69 Caluire et Cuire)

« Pour écrire une histoire »
Amar LAKHDAR (89 Sens)

« Le perroquet »
Jean-Paul LAMY (14 Varaville)

« Premières fois »
Annie MULLENBACH-NIGAY (95 Beaumont sur Oise)

« Pas encore de vermine »
Marie NAU (33 Castres)

« Malgré lui »
Pascal OBER (88 Mirecourt)

« La douceur des choses »
Pierre PETIT (43 Craponne-sur-Arzon)

« Un couvert de plus »
Sonia RISTIC (75 Paris)

« Je veux un papa... »
Pascale SIBILLE (94 Gentilly)

« Opération réussie »
Karim TAHIR (87 Limoges)

« On a volé l'urne funèbre »
Clotilde TRIBONDEAU (49 Avrillé)

« Ne dis pas »
Marc VIONNET (12 Onet le Château)

« Il y avait... »
Christian WOLTERS (Piétrain – Belgique)

« Judicaël »
Karine ZIBAUT (75 Paris)

Prix Gaston Welter : Premières fois

J'ai dix ans. Les gens pensent que c'est bien d'avoir dix ans. Moi, je ne sais pas, c'est la première fois.

Beaucoup de premières fois dans ma vie, en ce moment.

La première fois qu'une fille m'embrasse, à part ma mère, mais c'est pas pareil. Moi, je n'ai pas de sœur, seulement un frère, un tout petit, alors, les filles, je ne connais pas bien.

La fille qui m'a embrassé, c'est Lucie. Joli comme prénom, Lucie, ça veut dire lumière, c'est elle qui me l'a dit. Elle sait plein de choses. En classe, elle lève souvent le doigt pour répondre. Moi, je n'ose pas trop. « Ne te fais pas remarquer, me répète mon père, tiens-toi tranquille. »

Elle a un secret, Lucie. Elle me l'a confié, à moi, son meilleur ami.

Sa grand-mère a une petite bouteille dans le tiroir de sa table de nuit, avec de l'eau dedans, un nom bizarre, eau lourde...ou de Lourdes... Ca guérit de tout, ça empêche de mourir, ça fait même remarcher les paralysés. Miraculeuse, ça s'appelle.

Quand mon frère a eu la grippe, cet hiver, une grosse grippe, grave pour un bébé répétait le médecin d'un air encore plus grave, Lucie a tout de suite pensé à l'eau de sa grand-mère.

Toute déconfitée elle était, le lendemain matin. J'aime bien le mot déconfité. J'ai un carnet où j'écris tous les mots que j'aime. Celui-là est entre décalcification et discriminatoire.

- Mémé a dit que ça ne marcherait pas, vous n'êtes pas catholiques.

Quand on n'est pas catholique, qu'on est très malade et que le médecin fronçe les sourcils en remuant la tête, on fait quoi ?...

Elle ne m'a pas laissé tomber, Lucie. Elle a pris – pas volé, non, quand c'est pour la vie et la mort ça ne s'appelle pas voler – elle en a pris avec un compte-goutte, de l'eau miraculeuse, dans une petite bouteille où il y avait eu cette chose huileuse pour le nez. Elle n'avait

pas eu le temps de bien la rincer, forcément, elle avait dû faire vite. C'était vraiment dégoûtant à boire. Même dans le biberon, Robert ne l'aurait pas avalé.

Il a guéri tout de même, sans l'eau miraculeuse.

- Ca veut dire qu'il est immunisé, a dit Lucie qui se souvenait du dernier cours de monsieur FOURMENTEL. Elle se souvient toujours de tout.

Immunisé, je l'ai ajouté à ma liste de mots. C'est aussi bien que miraculeux. C'est même mieux, on n'a besoin de rien.

Et puis, le mois dernier, Lucie est arrivée, un lundi matin, avec un ruban noir sur son manteau et les yeux rouges.

C'était la première fois que je la voyais pleurer.

- Mémé est morte.

Et l'eau ? L'eau miraculeuse ?

Elle en avait bu, elle avait même fini la bouteille, et elle était morte, ça n'avait servi à rien.

- Ca sert à rien d'être catholique, j'ai dit.

Lucie a reniflé un grand coup.

- Mémé, elle n'était pas immunisée.

Pour la consoler, je lui ai donné le bout de sucre que je gardais au fond de ma poche, et elle m'a embrassé, très vite, sur la joue gauche, celle du cœur.

C'est comme ça que c'est arrivé, pour le baiser.

Et c'était rudement chouette parce que c'était le jour de mon anniversaire.

- Le 7 juin, je m'en souviendrai, a dit Lucie.

Alors, seulement, elle a vu, pour mon manteau.

- C'est joli, qu'est-ce que c'est ?

Il y a des fois où, même intelligentes, les filles posent des questions idiotes.

- Tu le vois bien !

- Bien sûr que je la vois, mais ça sert à quoi ?

Avec les femmes, il faut toujours que ça serve à quelque chose. Ma mère aussi avait posé la question à mon père, et elle avait pleuré

en les cousant.

- C'est la première fois ? a demandé Lucie en caressant le tissu jaune du bout des doigts, et c'était presque aussi doux que son baiser.

- Oui.

- Alors, c'est comme pour moi le ruban noir, mais toi, c'est plus beau !

Oui, c'est beau, une étoile. C'est porter, le verbe porter, qui me pose problème. Comme s'il était possible de « porter » une étoile ! Les grandes personnes ont de drôles d'idées quand il s'agit de mettre des mots sur les choses.

- Le 7 juin, je m'en souviendrai pour l'année prochaine, a dit Lucie comme la cloche sonnait.

Elle a ôté sa main et j'ai senti un trou à la place du cœur.

Encore une année à attendre pour un autre baiser.

Plus tout à fait un an parce que, aujourd'hui, c'est le 17 juillet et on sera sûrement rentrés de voyage, le 7 juin prochain.

Ce voyage, encore une autre première fois ! Un voyage en train, à l'étranger, en Allemagne. On est ici pour ça. Depuis ce matin on attend. C'est dommage que Lucie ne soit pas là. Elle n'a pas d'étoile. Tout le monde en a, ici, au Vel' d'hiv'.

Le Vel' d'hiv', papa a toujours promis de m'y emmener. Il n'est pas là non plus et ça vaut sûrement mieux, parce qu'il serait déçu, ce n'est pas du tout comme il me l'a raconté. Mais d'un autre point de vue – toujours observer les différents points de vue, nous recommande monsieur FOURMENTEL – je préférerais qu'il soit avec nous, mon père.

« Ne t'inquiète pas, mon chéri », maman a beau me répéter la même phrase, je sens bien que ce voyage en train l'angoisse, surtout avec mon petit frère sur les bras. Il marche à peine. Je le porte un peu, pour la reposer. Il est lourd.

Nous ne savons pas où il est, papa. Déjà parti, comme tous les matins, lorsqu'on est venu nous chercher.

On n'a pas eu le temps de prendre grand'chose. Faire vite !

disaient les agents en uniforme. Le grand, surtout, il était énervé, beaucoup de travail, qu'il répétait. Le petit était plus calme, il a laissé maman habiller Robert. Il pleure toujours quand on l'habille, Robert. Il pleure souvent. Il bave aussi, les dents, et ne sent pas toujours très bon, c'est encore un bébé. Pas très intéressant, quoiqu'en pense ma mère. On ne peut pas dire que je l'aime beaucoup. Et pourtant, tout à l'heure, quand je l'avais dans les bras, si lourd que j'étais obligé de m'asseoir sur la valise, j'ai senti son cœur battre et j'ai eu envie de pleurer. Pleurer à le serrer très fort. Pleurer comme Lucie, le 7 juin, le jour de mes dix ans, le jour des premières fois.

Si je compte jusqu'à cent et que Robert ne pleure pas, je reverrai papa... jusqu'à cent cinquante, je reverrai Lucie...

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix...

J'ai eu dix ans. Un jour j'ai eu dix ans et les gens disaient que c'était bien d'avoir dix ans.

C'était il y a longtemps, le 7 juin 1942, le jour de mon premier baiser, le jour de ma première étoile.

Il faut croire que c'était une bonne étoile.

Nous n'avons pas été du voyage, ce soir-là, au Vel' d'hiv', renvoyés chez nous pour cause d'enfant en bas âge avant d'avoir pu compter jusqu'à cent cinquante. Ce bébé, ce petit frère que je n'aimais pas beaucoup, était tout de même un bon petit frère.

Nous avons retrouvé notre père, plus tard, en zone libre.

Nous étions immunisés, comme l'avait dit Lucie.

Elle ne l'était pas.

En juin 1944 elle était avec sa famille dans un village du Limousin, sur la Glane, un village nommé Oradour, juste avant oraison sur mon carnet de mots.

Un beau prénom, Lucie, un prénom qui voulait dire lumière.

Annie MULLENBACH - NIGAY

1^{er} Prix d'honneur : Maternité

D'abord te déchirer. Dans la douleur et l'impatience t'écarteler. Respirer ta vie, t'en voler un cordon, me l'enrouler autour du cou, imprudente, t'en effrayer. Puis m'en libérer bien sûr, crier, naître. Et te regarder de l'extérieur pour la première fois, sourire à l'inconnue, écouter ton cœur.

Alors grandir doucement, bercée, apprivoisée, jamais très loin de tes yeux noirs, jamais seule. M'inventer des dents puis des maladies puis des caprices pour te faire accourir, échevelée, inquiète, souriante. Un matin marcher, tituber plutôt, lâchant l'emprise de tes mains.

Parler, ton nom le premier, le rebondir, l'arrondir, le lancer la nuit dans l'obscurité. T'en aspirer des larmes d'orgueil, de tendresse. Puis d'autres mots, pêle-mêle, les écorcher, un plein dictionnaire. En inventer. T'écouter les traduire aux autres, sereine.

Apprendre tes sermons, tes colères, tes interdits, les braver évidemment, les détester. Adorer te dire non. Regarder le monde, mes pas dans les tiens, minuscules, encourus, m'en repaître, questionner, beaucoup. T'interroger.

Te bâtir un trône de sable sur la plage, t'installer reine, unique, inestimable. Me blottir à tes pieds, chaton perdu, m'y prélasser, m'enfourir.

Grandir encore, apprendre les autres, les découvrir, les aimer sans t'enlever d'amour. Connaître des jours sans toi, scolaires, riches et foisonnants. Te les raconter le soir, dès la grille franchie, t'en cacher des miettes. M'en régaler. Pleurer aussi, tomber dans une cour de récréation

cimentée, me battre, me disputer, appréhender les injustices, attendre tes bras réparateurs, m’y jeter, ébouriffée, boursouflée de chagrin.

Le dimanche me déguiser dans tes vêtements, ouvrir tes écrins de velours, dénicher tes bijoux, m’en parer, évidemment, jouer les princesses, déambuler dans le vieux grenier tout en poussière et dentelles. Te fâcher, être punie parfois, rire tout de même avec toi de mes trouvailles. T’accrocher des foulards de soie, et les ors tamisés, te décorer. Danser ensemble au son du tourne-disques éraillé, mêlées dans nos jupons jaunis. Te surprendre, t’émerveiller devant mon piano obéissant. Faire de toi ma raison de gagner.

Grandir, toujours. Devenir ennuyante, rebelle, provocante. Adolescente. Te renier, me percer le nombril, t’en effarer, m’enfuir la nuit par la fenêtre, rentrer au petit jour, te trouver désespérée, furieuse. Te briser le cœur. Et m’en fichier, accumuler les défis, insoumise, belle et impitoyable. T’en vouloir, te repousser, me cogner aux murs pour t’excéder, te faire céder. Vaincre. Te le montrer, encore et encore, te désintégrer en moi. Parler de toi en mal, te dénigrer, t’offenser. Ne plus te parler. Te regarder silencieuse supporter sans faiblir, à peine un peu plus pâle. Rider ton front.

Puis brutalement te reprendre en faveur, te câliner. Redevenir poussin, fascinée, turbulente. Remettre des sourires à tes lèvres et des perles à nos matins. Envahir ton espace, chaque centimètre, enfumer ta lumière, exiger toute ton énergie, ton attention. Dévorer ton temps. Faire volte-face, mille fois revenir.

Tomber amoureuse, de la mauvaise personne, te le cacher, tout accepter de lui, l’en aimer davantage, en souffrir. M’humilier. Le quitter enfin, résignée, par instinct de survie. En mourir quand même, à l’intérieur, alors te le raconter, une aube sans oiseaux, m’enrouler

dans tes genoux comme jadis, ta main sur mes cheveux. T'écouter me consoler, m'absoudre, blâmer l'inconstant, me promettre une vie merveilleuse. Te croire.

Sombrer dans la détresse, tout de même, me détester, haïr mon corps qui me parle pourtant tellement de toi. Alors me murer de silence, m'emprisonner, fuir dans les profondeurs de l'oubli, refuser la vie. T'en désespérer.

Chercher à comprendre, t'observer, minutieuse, te suivre partout. En quête de réponses. Mais n'en trouver aucune. En exutoire écrire des poèmes, jouer de la guitare. Te contredire, comme un jeu, une obsession cruelle, défaire nos liens, les découper, les arracher fil à fil.

M'habiller de noir, t'en horrifier, peindre des corbeaux sombres à tes fenêtres, fuguer encore. Me donner. Puis te revenir fracassée, désenchantée et te cueillir d'un pâle sourire. Te retrouver. Te promettre.

Grandir ainsi, cahotante, de heurt en heurt. Toujours près de toi, finalement, dans ton cercle, dans ta lumière. Me finir enfin, adulte, intransigeante, adoucie. Trouver une vie. L'aimer. Te laisser la partager parfois, t'en nimer, t'appeler vingt fois par jour pour une recette ou un cafard, te raccrocher au nez sans y penser.

Te regarder vieillir, déliquescence, appréhender les rides au coin de tes yeux noirs et la pesanteur à ton corps usé. T'entendre tousser, frémir, te résigner.

Te garder avec moi, longtemps, le plus possible. T'aider, te supporter, te dorloter. Puis finalement te perdre. Te laisser partir, éthérée, aérienne. Serrer ton corps glacé et écouter ton âme s'envoler,

avec les oiseaux de l'aube.

Pleurer contre tes doigts, toute une vie, puis les lâcher enfin.
T'oublier lentement, délicatement, laisser le poison du souvenir rouler
dans mes veines, avancer quand même. Penser à toi encore chaque
jour, chaque aube. Rouvrir mon cœur. L'épanouir.

Et aujourd'hui invincible porter une vie, gonfler mon ventre.
Devenir toi. Devenir ça. Une maman.

Sarah BERTI

2^{ème} Prix d'honneur : Un couvert de plus

Paris, neuf heures du matin. Alors que la ville se réveille à peine, le marché du quartier du Marais est en agitation depuis plusieurs heures. Madame GOLDSTEIN remonte la rue de Bretagne pour la quatrième fois. Le filet de courses, vide, se balance à son bras.

Faire les courses, comme chaque matin. Ensuite, nourrir les chats, Einstein et Freud, regarder le feuilleton à la télévision avant de faire à manger. S'asseoir devant son assiette, alors que la place en face est vide, un seul couvert, une seule serviette. Débarrasser, faire la vaisselle, s'allonger avec Agatha CHRISTIE, dormir un peu. Puis ressortir, arpenter à nouveau la rue de Bretagne, rejoindre la rue des Rosiers, échanger des politesses avec les commerçants, aller voir ses amies qui lui raconteront les derniers potins du quartier, pour revenir vers son couvert unique, vers Einstein et Freud, vers ses téléfilms.

Avec Simon, son mari, la vie était différente. Les jours se suivaient, mais ne se ressemblaient pas. Curieux de tout, ouvert, passionné, il a toujours su apporter un grain de folie et un peu de magie à leur quotidien. Il n'y avait que la joie de vivre de Simon pour atténuer la constante mauvaise humeur de Madame GOLDSTEIN, que ses facéties pour la dérider, que sa douceur pour la détendre. Elle l'a tant aimé, son Simon. Avec lui, la vie a chanté tous les jours. Maudit cancer – pense-t-elle. Son absence était toujours aussi douloureuse, sept ans après.

Elle déteste la monotonie qui s'est emparée de sa vie depuis la mort de son époux. Ses amies ne comprennent pas. À soixante-dix ans, on ne peut pas vivre autrement. C'est la vie, c'est ainsi que ça se passe, c'est la volonté de Dieu. On vit, on vieillit, la mort emporte nos proches, mais restent les enfants, les petits-enfants, la joie de leurs visites, avant que sonne notre heure.

La joie de leurs visites... Faites-moi rire - pense Madame

GOLDSTEIN. Elle aime ses enfants mais... David court le monde et ne revient que rarement. Il ramène des masques africains que Madame GOLDSTEIN cache au fond du placard et des contes qui l'ennuient et qu'elle oublie aussitôt. Simon adorait ces histoires, il se réjouissait des visites de leur fils. Madame GOLDSTEIN ne comprend pas la vie de son enfant. Il devrait être marié et avoir une « vraie » famille, une « vraie » vie. Rachel vient régulièrement pour le Sabbat. Luc, son mari, est un Goy, adorable - ceci dit, mais il ne peut pas remplacer Simon pour la prière. Et les enfants font tellement de remue-ménage, que la semaine lui suffit à peine pour se remettre. Elle aime ses enfants, vraiment, c'est juste qu'elle ne les comprend pas. Elle aurait voulu une famille comme celle dans laquelle elle avait grandi, là-bas, il y a si longtemps.

Là-bas, avant, on respectait les traditions, on faisait des mariages convenables, on avait des règles de vie. Puis le monde s'est enflammé et depuis, plus rien n'a jamais été pareil.

Madame GOLDSTEIN remonte la rue pour la cinquième fois, sans toujours se résoudre à faire les courses. Demain, c'est Yom Kippour et toute la horde sauvage, comme les appelait tendrement Simon, va fondre dans le petit appartement des GOLDSTEIN. Même David avait appelé pour dire qu'il serait là. Déjà que Rachel n'avait pas cru nécessaire d'épouser un des leurs et comme si cela n'était pas un affront suffisant, David ramenait « une tribu de noirs ».

La fin du monde: un vrai zoo pour le Grand Pardon! D'ailleurs, ça aussi, c'était une bonne blague, le Grand Pardon - pensait Madame GOLDSTEIN depuis quelque temps, depuis la mort de Simon précisément. Il y a des choses qu'elle n'avait jamais réussi à pardonner. Elle avait pourtant essayé. Des années durant, elle avait écouté la douce voix de Simon lui parler du pardon, de l'espoir, de l'avenir, mais au fond d'elle, elle n'y était jamais arrivée.

Qu'est devenu ce monde, mon Dieu, expliquez-moi. Elle avait demandé la même chose au Rabbin, mais c'était un schmokke incapable de lui répondre.

Fatiguée de marcher, fatiguée de penser, elle alla s'asseoir dans le square de la Mairie. Des vieux Chinois exécutaient leur gymnastique matinale. Ils esquissaient des mouvements étranges, mais gracieux, au ralenti... Elle se mit à pleurer. Elle ne le comprit pas tout de suite. Elle n'avait pas pleuré depuis plus d'un demi-siècle.

Ses dernières larmes remontaient aux premiers jours du Ghetto. Elle était en train de sangloter dans un coin après avoir vendu la bague de fiançailles de sa grand-mère pour une poignée de farine quand sa mère l'avait surprise. Elle l'avait prise par les épaules et l'avait secouée. « Je t'interdis de pleurer, Hannah, tu m'entends? Je t'interdis. Tu n'as pas le droit! Je t'interdis de t'apitoyer sur notre sort. Ils ne nous verront pas souffrir, jamais! Nous ne serons pas des victimes. Nous valons mieux qu'eux. Tu m'as comprise?! »

Sa mère lui avait essuyé ses larmes et elle n'a plus jamais pleuré. Ni dans le train, ni dans les baraques. Elle n'a pas pleuré sur sa mère, ni sur son père, ni sur ses oncles et tantes. Elle n'a pas laissé couler ses larmes quand, un à un, ses frères et soeurs ne sont pas revenus des douches. Elle n'a plus jamais pleuré. Simon lui disait que c'était justement cela qui, d'une manière étrange, l'avait sauvée mais elle ne comprenait pas.

Elle remarqua le jeune homme, presque un enfant, qui s'était assis sur son banc. Il avait des cheveux hirsutes décolorés et une tenue vestimentaire débraillée. Ses traits étaient doux, féminins et elle s'aperçut que lui aussi pleurait. Dans sa main, un feuillet médical: Centre de dépistage anonyme et gratuit.

Ils se regardèrent longtemps puis sans réfléchir, elle ouvrit les bras et attira cet enfant contre son coeur. Quelque chose d'ancien, d'enfoui sous les couches de l'oubli, quelque chose d'abandonné dans un train, dans les flammes d'un ghetto, dans la puanteur d'une baraque, dans la neige noire de suie, quelque chose de sacrifié, d'amputé, d'arraché à son âme se réveillait par sanglots hoquetants, resurgissait, renaissait des cendres. Quelque chose qui ressemblait peut-être... vaguement, qu'est ce qu'on en sait ? au pardon ? à l'amour...

* * *

À Yom Kippour, il y aura un couvert de plus. Ce sera un vrai zoo. Ça aurait beaucoup plu à Simon. Il disait souvent que les miracles existent mais que seule la foi en eux pouvait les créer. Madame GOLDSTEIN aurait voulu que Simon soit là pour lui montrer, pour lui dire qu'elle avait enfin compris. Il y aura deux couverts à nouveau tous les jours et EINSTEIN et FREUD seront heureux d'avoir de la compagnie.

Sonia RISTIC

Règlement Général 2007

Le Prix de la nouvelle de la Ville de Talange est placé sous la responsabilité de la Municipalité et de l'Office Culturel Municipal. Un comité de lecture présidé par Madame Sylvie JUNG est chargé de l'organisation du Prix et de l'adoption du règlement qui suit :

1. Intitulé

Prix de la nouvelle Gaston Welter - Ville de Talange

2. Conditions d'inscription

- Le prix est ouvert à tous, sans distinction d'âge, de nationalité ou de résidence.
- Les membres du comité de lecture ne peuvent participer au prix.
- Les droits de participation sont de 8 euros pour la première oeuvre et de 3 euros pour les suivantes (chèque libellé à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange).
- Les lauréats ne pourront concourir l'année suivant l'obtention de leur prix.

3. Présentation des textes

- Il s'agit, pour les candidats, de présenter, conformément au présent règlement, une nouvelle.
- Le nombre des envois n'est pas limité, le choix du sujet est libre.
- Chaque texte présenté sera rédigé en français, dactylographié, expédié en trois exemplaires. Il comprendra environ 40 lignes par page et ne devra pas excéder quatre pages, au total plus ou moins 1600 mots.
- Ni le nom, ni l'adresse de l'auteur ne devront être portés sur le ou les textes. Par contre, sur chaque feuille du texte, en haut à droite, l'auteur portera deux lettres et deux chiffres au choix (exemple : PA/46).
- Ces deux lettres et ces deux chiffres (la devise) seront reproduits sur une enveloppe fermée dans laquelle figureront le nom et l'adresse de l'auteur ainsi que le titre du texte (ou les titres, une devise par titre).

4. Modalités d'envoi

L'envoi doit contenir :

- le texte en trois exemplaires
- une enveloppe portant la devise (autant de devises que de textes)
- le titre de paiement (à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de TALANGE)

Les envois doivent être adressés à :

Madame la Présidente du Prix de la nouvelle Gaston Welter
Hôtel de Ville - Service culturel - BP 1
57525 TALANGE

5. Récompenses

Les textes récompensés sont imprimés sur un recueil.

1^{er} Prix : 380 euros + 50 exemplaires de la brochure

2^{ème} Prix : 230 euros + 25 exemplaires de la brochure

3^{ème} Prix : 150 euros + 25 exemplaires de la brochure

6. Date limite d'envoi

Les envois doivent parvenir à Madame la Présidente à partir du 1^{er} janvier 2007 et ce jusqu'au 15 juin 2007.

7. Remise des récompenses

La cérémonie de remise des récompenses aura lieu au cours du 4^{ème} trimestre 2007. Les participants seront prévenus 15 jours avant la date fixée.

8. Internet

- Le règlement du concours, les résultats et les textes primés pourront être consultés sur :

Adresse Internet : <http://yackatalange.free.fr>

- Chaque participant s'engage à accorder aux organisateurs la liberté de diffuser son ou ses textes sur internet.

En cas de désaccord, l'auteur devra joindre à son envoi une lettre manuscrite précisant son refus.

9. Renseignements complémentaires

Contactez le Service culturel de la Ville de Talange au : 03.87.70.87.83.

Définition De La Nouvelle

Quelques essais de définition...

La Nouvelle se distingue des autres genres littéraires par ses qualités spécifiques :

Le sujet est original.

Elle n'est pas un récit de longue haleine s'étendant sur une vie, sur une guerre, sur des années. L'action embrasse une période de temps relativement courte (une heure, une journée, une semaine...)

Elle n'est ni légende, ni conte.

Les personnages sont peu nombreux.

Le rythme du récit est rapide et ne s'embarrasse pas de longs développements psychologiques et philosophiques.

Elle est ce difficile art de la concision, de l'essentiel, cette tension de l'écriture jusqu'à la chute qui fait souvent d'une anecdote un destin.